

Portes closes

Aicha Fargani

Portes closes

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08582-1

Avant-propos

Des portes s'ouvrent, nous livrent passage vers un monde aussi passionnant que fragile : celui de personnages emportés par la fougue de la jeunesse et les ailes de l'espoir. Nous vivons les ruptures et les séparations qui se succèdent provocatrices et menaçantes dans l'espoir de nous gratifier par quelques moments de joyeuse réconciliation.

Les mêmes portes, s'abattent lourdes et silencieuses profitant de notre confiance et notre empathie pour nous contraindre à assister impuissants à la descente aux enfers de ce personnage, dont la mémoire soudainement effacée, lutte pour échapper à la folie.

Et c'est au gré d'un hasard, malicieusement calculé, dont nous sommes témoins et complices. Nous voyons défiler des vies qui naissent, fleurissent et basculent nous réconfortant dans l'idée qu'une main de fer humaine, invisible scelle le destin de chacun.

PARTIE I

Chapitre 1

Ce n'était pas un après – midi comme les autres, ce 22 Octobre de l'année 1970. Il se perdit sur des sentiers tortueux, coula péniblement, lentement, remonta les chemins de l'inconnu, traversa les plaines de l'angoisse avant de se déverser dans une mer d'obscurité. Cette demi-journée fut vécue comme une éternité qui échappa au temps et se déroula librement, à son propre rythme, celui des jours malheureux. Une horloge démoniaque, avec une seule aiguille lumineuse, martela les longues heures et ne s'arrêta que tardivement à l'arrivée de la nuit noire. Ce jour-là, sous un ciel automnal couvert, annonciateur des pluies à venir, la roue du destin tournoya et chuta menaçante, avec fracas dans la maison des Abbadi, paralysant le temps, prenant possession des lieux pour accomplir sa besogne : délivrer un destin retenu. La mère s'aperçut de l'absence de quelques affaires appartenant à sa fille, elle appela rageusement son aînée, courut dans toute la maisonnette. Un pressentiment violent oppressa son cœur et faisait éclater une à une les veines de la quiétude dans sa tête. Elle n'entendit que sa voix qui lui revenait en échos amplifiée et désespérée. Ses propres mots aiguisés et empoisonnés lui assenaient des coups aussi durs que douloureux. Elle s'arrêta, honteuse et étourdie ne sachant pour quelle raison ses pensées dévalèrent la piste du drame. Elle se tut et fit taire ses démons, récita quelques prières, invectiva le Diable et passa en revue les affaires manquantes.

Pendant les heures qui suivirent, la maison renvoyait le son des portes qui se fermaient et s'ouvraient ; le brouhaha qui remontait de la rue et les murmures que dégageaient les pièces ; toute une vie

secrète, sourde, bouillonnante luttait, se consumait pour maintenir la flamme de l'espoir. Plus tard, quand le jour, épuisé, rendit ses derniers souffles, les bruits cessèrent pour se perdre au loin. Le sifflement du vent vida les rues, chassa les gens, faisant place à une soirée orageuse. Un silence assourdissant envahissait les lieux et déchirait la paix dans les cœurs. Dans cette course folle du temps, la mère et ses filles couraient dans tous les sens, demandaient discrètement, frappaient chez les voisins. Elles restaient dehors, montant la garde à tour de rôle, regardant l'arrivée imminente du soir et la disparition évanescence de la lumière. Et pendant tout ce temps, à la fin de ce jour agonisant, une conviction unanime, tacite naquit, grandit et chuchota aux esprits des membres de la petite famille : quand l'obscurité s'installera, l'espoir de voir revenir Faiza mourra. On tarda à allumer, par oubli ? Par désespoir ? Ou par peur de lire sur les visages les peines et les inquiétudes partagées ? Plusieurs endroits furent livrés à un noir opaque, malsain et effrayant. Les ombres s'étaient étalées et campaient dans chaque coin. Doucement, les lieux, le matin encore familiers et accueillants, devinrent subitement étranges, hostiles, méconnaissables, hébergeant dans leur ventre le Mal. Dans cette tourmente, la mère et ses deux filles démunies, affaiblies par la peur et l'angoisse, s'apprêtaient à affronter un tourbillon qui aurait emporté déjà la sœur aînée mais que l'on ressentait encore dans les parages, prêt à un retour imminent pour achever sa course dévastatrice.

Ce soir-là, la maison paraissait vidée de son âme, froide et triste comme une personne qu'on ampute d'un membre et qui se réveille de son sommeil artificiel soulagée à l'idée de n'avoir rien ressenti mais abattue en réalisant l'ampleur de la perte. La machine à coudre immobile de l'aînée et sa chaise occupaient tout l'espace, poursuivaient les regards fuyants ; ses tissus pendaient lamentablement, ses fils et ses ciseaux, des orphelins perdus qui attendaient d'être désespérément repris dans les bras de leur mère. Chacun souffrait silencieusement la même torture infligée par une voix intérieure, mystérieuse et accablante : où est-ce qu'elle est partie ? Pourquoi est-elle partie ? Les trois personnes

ressentaient la même douleur et donneraient tout pour revoir la grande sœur assise, entraîné de couper, de coudre, de broder, de s'emporter, de rire et de vivre. Dans ce chaos tombé du ciel, transformant en quelques heures, la vie banale dans une maison banale en des lieux lugubres et sombres, seule la petite voix chuchotait lancinante, malicieuse et cruelle : « Faiza est partie. » Elle n'avait que 18 ans.

Ainsi, personne n'osa-t-il fermer la porte d'entrée. Le rez-de-chaussée donnait accès à une grande rue animée et jamais déserte. Fermer la porte c'était la condamner et couper le chemin au retour de Faiza. Et si elle décidait de rentrer, elle n'avait qu'à se glisser, passer furtivement la porte et aller se cacher dans la chambre des filles. Personne ne lui demanderait où elle était, personne ne lui ferait de reproches. Pourvu qu'elle revienne, qu'elle arrête de nous torturer et tout rentrerait dans l'ordre. Le vent, maintenant hurlait, un froid précoce envahissait la maison et se tapissait dans les pièces, un papillon de nuit virevoltait et tournait autour d'une ampoule. « Les papillons apportent de bonnes nouvelles, c'est ce que disait grand-mère », annonça timidement Rachida la cadette. Ses paroles ne se perdirent pas, un mince filet de lumière traversa les esprits. Les cœurs comprimés et les gorges nouées voulurent croire secrètement et farouchement que ce papillon égaré était un messenger de l'espoir. D'habitude les filles souvent bruyantes et joyeuses, emportaient de l'extérieur la vivacité d'un monde en ébullition. Elles narguaient inlassablement la vieille maison, grincheuse et bienveillante qui n'aspirait qu'à la tranquillité. Mais ce soir-là, leur joyeux tumulte se tut.

Vers dix heures du soir, un pas lourd franchissait le seuil, un pas qu'on attendait avec effroi. C'était le père qui rentrait de son travail. Il claqua la porte d'un geste nerveux et se dirigea vers sa chambre tout en promenant son regard à travers le patio à la recherche de ses filles. Ces dernières se tapaient au fond de la pièce. Elles craignaient une colère qui viendrait s'ajouter au désespoir. Sa voix ne tarda pas à leur parvenir grave, menaçante : je peux savoir pourquoi cette porte est ouverte ? Et les filles, où sont les filles ?

Pourquoi la maison est plongée dans le noir ? Il reçut comme réponse un simple gémissement du fond du lit conjugal. Il alluma pour voir sa femme allongée, l'air abattue, les yeux rouges et la tête enturbannée. Une image, ressurgie du passé, qui le cloua au sol et engourdit ses jambes. Il vit dans une apparition fugace le visage du malheur. Abasourdi, il distingua la souffrance modelée de Halima en un masque épais qui cachait et défigurait ses traits. Il n'avait qu'à étendre les bras pour la saisir cette souffrance qui allait sa femme ; un être plein d'une énergie joyeuse, contagieuse et rayonnante. L'image de son épouse allongée inhabituellement en ce moment de la journée, lui signifia que quelque chose de grave aurait traversé la maison en son absence et emporté leur petite vie paisible. Les filles qui prêtaient l'oreille, regagnèrent leur chambre quand ils entendirent des mots murmurés avec la voix cassée de leur mère ; suivie d'une plainte déchirante qui s'éleva, s'amplifia puis retomba. Un cri entrecoupé de sanglots appelait « Faiza, ma fille, où est-ce que tu es ? Dans quelle maison tu dormiras cette nuit ? » Elles coururent se réfugier dans les bras de leur mère mélangeant leurs larmes aux siennes. Et toute la nuit, chacun dans son coin, se laissa enveloppé par des souvenirs pénibles et des idées noires et malveillantes. La maison et ses occupants, obéissants, tendirent le cou à l'arme blanche d'un silence assassin.

Un destin en provoqua un autre... Cette nuit en cacha une autre, aussi affligeante et aussi longue que celle-ci. C'était il y avait deux ans, un 14 Septembre 1968. Les cris de Faiza faisaient écho à ceux de la mère. La jeune fille hurlait, on dirait une bête qu'on éventrait, une suppliciée qu'on écorchait vive. Elle appelait au secours, suppliait qu'on la tuât, empoignait les mains de sa mère, les embrassait et lui demandait de la délivrer : « tue moi mère, tue-moi mon Dieu ! ». Lala Halima terrifiée, lui plaçait un mouchoir dans la bouche pour étouffer ses cris. Cette nuit-là, ses sœurs parcouraient les pièces, hébétées, perdues sans pouvoir pousser la porte close où l'on torturait leur aînée, sans pouvoir lui dire adieu, lui tenir la main et la voir une dernière fois. Le père, ressentant un tumultueux

mélange de honte et de peine, quitta la maison vers deux heures du matin, fuyant la douleur de sa fille, la souffrance de sa femme et le regard interrogateur de ses filles. Il préférait arpenter les rues désertes, pleurer dans sa solitude ses malheurs que d'affronter ses proches dans ces moments de faiblesse.

Faiza était son aînée, ses premiers pas de jeune papa, il avait vingt-deux ans à sa naissance. Elle était son image réfléchie, embellie, lavée de toute souillure et ramenée à l'âge de la jeunesse et de l'innocence. Elle avait ses grands yeux noirs, ses lèvres charnues et son sourire sonore et joyeux. La voir, cette nuit-là, aux prises avec un destin cruel et puissant augmentait sa détresse et le privait de sa tendresse protectrice. Il laissa son enfant, la tristesse et la mort dans l'âme, entre des mains divines et invisibles qu'il souhaitât clémentes. Derrière la porte close, Rachida la cadette et Sanae la benjamine, entendaient leur mère maltraiter Faiza, l'insulter d'une voix rageuse et blanche de colère, « tu n'es pas ma fille, tu n'es pas mon sang, mon ventre ne t'a jamais porté, mon sein ne t'a jamais nourri ». Affligées et effrayées, elles regardaient impuissantes se déployer la cruauté maternelle. Toutefois, un peu avant l'aube, les mots de la mère devenaient plus humains, ses insultes se transformèrent en prières, elle suppliait un Dieu miséricordieux : « mon Dieu sauve ma fille », elle répétait inlassablement ses prières : « mon Dieu accorde lui ton pardon, j'ai accordé le mien ». La voix enrouée de Faiza étouffait ses supplications. Ses cris affaiblis, devenaient des gémissements accompagnés des prières de la sage-femme qui s'élevaient et descendaient en litanies plaintives et interminables. Les pleurs des filles redoublèrent. Toutes ces voix retentissaient et emplissaient les lieux d'un désespoir palpable.

Lala Halima, lisant dans les pensées de la sage-femme lui répondit d'un ton tranchant : « elle n'ira pas à l'hôpital. On la traitera comme une criminelle, on va la menotter après l'accouchement, on pourrait l'emprisonner. Je la préfère morte ici qu'humiliée à l'hôpital. Si la mort est son destin, personne ne pourra l'empêcher de s'accomplir ». C'est ce qu'elle répétait face à l'instance de la vieille-femme. De peur de faiblir, toute la nuit, elle resta debout,